

«La lesbienne comme hérétique»

Barbara Deming

(Extrait d'une lettre à Leah Fritz
auteur de *Penser comme une femme*)

Vous écrivez que pour une femme, la sexualité est une extraordinaire expérience affective. « Une femme se met toute dans cette expérience et plus elle met d'elle-même, mieux c'est ». Exactement. Or une lesbienne est une femme qui découvre ne pouvoir mettre son être tout entier dans une relation intime avec un homme.

Vous écrivez qu'il existe parmi les lesbiennes un phénomène de « machisme féminin », pour reprendre votre expression. Vous écrivez que certaines d'entre nous (et plus spécialement celles qui suivent les cours d'auto-défense) réclament « le droit d'être aussi dures que des mecs ». La vision la plus commune qu'on propage est celle que les lesbiennes ne sont pas de vraies femmes mais des femmes qui jouent à l'homme. Or j'aimerais vous signaler que le besoin des femmes auquel vous vous référez n'est nullement d'être « comme les hommes ». C'est le besoin de toutes les femmes à l'heure actuelle : perdre notre identité de victimes sans défense, d'être à la disposition d'autrui, utilisables au gré de chacun. Nous ne sentons pas pour autant le besoin d'utiliser les autres comme on nous a utilisées. Comme vous, je suis pacifiste, vous le savez, et je ne choisirais pas certaines armes défensives que choisissent mes sœurs, mais je n'en considère pas pour autant celles-ci comme des « machos ». J'appelle « macho » l'esprit qui force un homme à imposer sa volonté à une autre personne et le persuade, ce faisant, qu'il accorde une divine faveur à la victime de son choix. Naturellement, lorsque nous refusons ou tentons de refuser ce rôle de victime, il nous arrive de prendre des postures qui ressemblent, maladroitement, à celles des hommes. Nous n'avons pas de modèles après tout, pour la femme qui refuse

d'être victime. Il nous faut inventer cette femme. Je sais que vous en convenez. Et cependant, vous écrivez parfois comme si nous étions plus en pleine possession de nous-mêmes que nous ne le sommes. Vous écrivez qu'il existe une alternative : les hommes apprendront à ressembler davantage aux femmes (et ils nous emprunteront notre idée de paix) ou nous apprendrons à ressembler aux hommes (et à imiter leur violence). Les lesbiennes vous alarment parfois, je crois, parce qu'il vous semble qu'elles auraient tendance à adopter cette voie-là. Mais ne définissez-vous pas notre situation de façon trop simpliste ? Avant que les hommes n'apprennent à être davantage comme des femmes (ce qui, à mon avis, serait dans leur nature), nous-mêmes devons apprendre à être ce que nous sommes, vraiment. Et nous devons insister pour avoir cet espace où apprendre ce que nous sommes. Vous écrivez que les femmes sont « de véritables expertes en matière de relations civilisées ». (Déjà). Nous faisons place, dites-vous, à d'autres âmes, en respectant leur espace.

Mais je spécifierais : nous n'avons pas respecté le fait que nous avons besoin de notre propre espace. « Notre chambre à nous ». Pouvons-nous appeler les relations que nous établissons « vraiment » civilisées avant d'avoir appris à mettre en acte ce respect ? Quand nous laissons les hommes usurper plus d'espace qu'ils ne devraient en avoir, ne les aidons-nous pas à devenir ces monstres que nous osons désormais dénommer comme tels ? Vous écrivez que nous devons domestiquer l'humanité (mankind ou genre masculin) « comme nous avons autrefois domestiqué les animaux » : quelque chose en moi résiste à cette incitation. Notre erreur n'a-t-elle pas été précisément de considérer les hommes, de permettre aux hommes de se considérer, comme différents, comme une espèce plus nécessiteuse... dont nous avons exigé de bonnes manières au sein du foyer, mais dont nous n'avons pas su exiger qu'ils se voient tout simplement comme ils sont, des êtres humains au même titre que nous ? « Mon espoir en l'avenir du monde repose sur les femmes », écrivez-vous. Le mien aussi. Bien que nous ayons encore pour tâche de découvrir pleinement qui nous sommes, nous avons un sens plus aigu que les hommes de ce que le monde devrait être. Votre espoir repose avant tout sur les mères de famille, dirais-je. (Et je pense que vous jugez les lesbiennes

quelque peu déficientes sur ce chapitre, en quoi, d'ailleurs, vous vous trompez). Comment les mères peuvent-elles se percevoir ? Vous donnez deux exemples frappants d'actions maternelles dans votre livre. En septembre 1973, vous écrivez : « J'ai une vision : les femmes de bonne volonté démolissent ce gouvernement, ce système, d'une façon aussi étrange que simple : je nous vois arriver au siège du pouvoir et chasser les petits garçons trop vite grandis qui osent outrageusement occuper toutes les places. Je nous vois les réprimander, leur donner la fessée, presque affectueusement, et les envoyer jouer »... Vision fascinante. Mais, naturellement, les mères que nous sommes en régime patriarcal seraient difficilement capables de cela. (Et si nous envoyions les grands garçons jouer dehors, à quoi joueraient-ils, entre parenthèses, ils joueraient, comme d'habitude, à la guerre, et le jeu ne serait que trop réel). Les mères, parmi nous, ont tendance à voir les hommes comme de grands enfants. Et elles ont tendance à trouver une sorte de réconfort à cette pensée : « comment nous, les femmes, pouvons-nous à ce point être en leur pouvoir s'il en est ainsi ? » Nous sommes pourtant bel et bien en leur pouvoir. Car, en régime patriarcal, les hommes sont traités avec stupeur et terreur même comme enfants. Le petit garçon est déjà un dieu, adoré comme tel. Phyllis Chesler souligne dans *Les femmes et la folie* : « Tous les tableaux, toutes les sculptures du monde chrétien nous montrent des madones réconfortant et adorant leur fils ». (Elle ajoute : « Les femmes des sociétés modernes judéo-chrétiennes sont des enfants sans mère ». J'ajouterais : les femmes qui sont lesbiennes sont parfois capables d'être des mères les unes pour les autres.

(Traduit par Michèle Causse)